

LE CORPS ET L'OCCIDENT. UN SURVOL

Michel Despland¹

Rares sont ceux qui au fond d'eux-mêmes craignent ne pas être assez intelligents. Des millions d'individus par contre ne se trouvent pas assez beaux ni assez minces. C'est dans le corps que la plupart rencontrent leurs limites, éprouvent leurs carences, soupèsent leurs imperfections. Les cosmétiques aptes à rendre l'âme plus souple ou plus ferme, les régimes assurant le tonus de l'esprit ou les comprimés facilitant la digestion du vécu, ne sont pas inventés et n'excitent pas le zèle des agents de publicité. On peut même invoquer Platon pour affirmer qu'il n'y aura jamais de désodorisant pour les âmes; jugées nues, celles-ci n'entrent jamais dans les jeux de l'artifice; elles ne peuvent se dédoubler entre leur être et leur apparence.

La misère des corps qui sollicitent des soins constants et suscitent des angoisses inextinguibles a donné naissance à une longue lignée de lieux communs apparemment philosophiques sur la guenille ou la «plaie à neuf ouvertures» (*Bhagavad Gita*), sur ses appétits et ses passions, ainsi que sur la vertu des âmes qui parviennent à l'indifférence quant aux besoins de la vie physique. Platoniciens et Stoïciens placent la force de l'âme dans sa capacité de résister au corps. Les Cyniques cèdent plus volontiers aux élans du corps qu'au fond ils méprisent; le sage s'occupe du corps par intermittence, comme il jette un os à une chienne. Épicure, chantre de l'amitié paisible et des loisirs calmes, recommande d'avoir recours, dans la modération, aux plaisirs corporels mais lui aussi ressent vivement la différence, délicate mais décisive, entre prendre soin du corps, ce qui est nécessaire, et lui accorder des

¹ Michel Despland est professeur au Département de religion de l'Université Concordia (Montréal).

soins anxieux ou accaparants, ce qui est incompatible avec l'activité d'un philosophe.²

D'Aristophane à Henry Miller, en passant par Rabelais et bien d'autres, une tradition populaire pour ne pas dire vulgaire oppose la dérision à ces lieux communs «philosophiques». Autant prendre le corps comme il est, puisqu'il est et qu'il n'est pas possible de le changer. Pourquoi inculquer la honte quant à ses aises et ses plaisirs? Pourquoi toujours réprimer ce que les anthropologues appellent les «irruptions biologiques»? Luther, avec sa grossièreté inimitable, annonça un jour que jamais cul timide ne fit de pet joyeux.³

Le christianisme des premières générations eut à tracer sa voie au milieu de ce paysage idéologique.⁴ Avec une constance remarquable en son temps il reprit à son compte une tradition biblique, donc judaïque, de respect du corps. Il eut un vif sens de l'honneur qui doit lui être rendu; vêtir les malheureux, par exemple, c'est leur rendre un rang, une dignité. L'injonction biblique, «croissez et multipliez», donna le ton. Faire des corps n'est pas une œuvre basse pour des humains. Ce n'est pas de la création; mais ce n'est pas non plus de l'artisanat ou de la cuisine, simples bricolages qui se font avec les mains.

Mais le christianisme se démarqua sur un point essentiel de son héritage judaïque. Saint Paul, citoyen romain, Juif de la diaspora, citadin célibataire, ne vit pas dans son célibat une tare, mais le revendiqua avec fierté. Il rompit ainsi avec l'enseignement des rabbins pour qui le mariage est un devoir. Il fit plus: il ne se borna pas à affirmer la valeur du choix qu'il avait fait (ou de l'état

² Michel Foucault, *Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1974.

³ Sur la place dans la littérature de tout ce qui est «bas» voir Mikhaïl Bahktine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

⁴ Voir M. Despland, *Christianisme: dossier corps*, Paris, Cerf, 1987. Bibliographies: p. 133-138, histoire; p. 138-139, philosophie et sciences sociales. Voir également F. Bottomley, *Attitudes to the Body in Western Christendom*, London, Lepus Books, 1979.

où les circonstances l'avaient amené), il y vit la meilleure alternative, et présenta le mariage comme une concession faite à la faiblesse des hommes, non pas un bien mais un moindre mal (I Cor 7, 1-9).

Il y eut dérapage sur un autre point. L'Évangile rompit avec les lois judaïques sur la pureté et l'impureté dans l'alimentation: rien de ce qui entre dans le corps de l'homme ne peut le souiller. Mais un verset dans l'Évangile de Marc (7, 15) précisa que c'est ce qui sort de l'homme qui le souille. Il faut voir là une allusion aux paroles méchantes qui sont des gestes meurtriers; mais il y a là aussi un point de départ pour la vision d'une abjection au cœur même de l'être corporel, d'une source inépuisable de saleté, de souillure et de culpabilité.⁵

Sur un point néanmoins la tradition évangélique fut d'une fermeté qui résista à toute épreuve: au jour du jugement, les justes et les injustes seront départagés sur la base du traitement qu'ils ont accordé aux corps de leurs semblables: «J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venus vers moi.» (Mt 25, 35-36). Je défie le lecteur de trouver dans un texte hindou antérieur au XXe siècle une seule allusion à la faim des autres; on ne pense aux besoins corporels que pour parler des siens, de ceux que l'ascète surmonte.

Le christianisme prit figure durable dans l'histoire en rejetant le gnosticisme: c'était établir l'orthodoxie dans la fidélité à la doctrine biblique de la création. Dieu nous a créés hommes et femmes et les corps méritent d'être respectés. Le corps c'est aussi et peut-être surtout le corps des autres, auquel on doit la charité. (On sait que les premiers chrétiens s'illustrèrent par l'éloge de la continence, même pour les couples mariés; il est bon de savoir

⁵ Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'honneur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980.

qu'ils s'illustrèrent aussi en recueillant les nouveaux nés exposés et en les adoptant.)

Ceci dit, il n'en reste pas moins que l'ascète du désert, l'athlète du Christ, celui qui affame son corps pour affaiblir le démon comme les soldats affament la ville qu'ils assiègent pour la forcer à se rendre, devint un idéal pour tous les chrétiens. Évêques et prêtres le prirent comme modèle pour eux-mêmes et pour offrir aux fidèles.⁶ Certes il y a lieu de souligner que les meilleurs maîtres ne cessèrent de recommander la modération et de dénoncer les excès de certains ascètes. La règle de saint Benoît par exemple tient à ce que les moines se nourrissent et gardent leurs cheveux et leurs barbes propres. Cette insistance sur la mesure fait qu'il est difficile de trouver le mot juste pour décrire l'orientation ainsi prise: faut-il parler de rejet ou de mépris du corps? Faut-il parler de soupçon à l'égard de tout ce qu'il fait et nous suggère? La lecture des *Confessions* de saint Augustin nous mettra peut-être sur la bonne piste et nous fera parler de vigilance anxieuse face à tout ce qui est corporel, et d'un soupçon particulier devant tout ce qui est sexuel et semble susceptible d'orienter nos amours vers des appétits exclusivement terrestres et de nature obsessive. (Les modernes qui trouvent Augustin bien obsédé par le caractère obsessionnel de la sexualité sont portés à soupçonner le soupçonneur. Rappelons que l'évêque d'Hippone ne fit pas de drame lorsqu'un de ses jeunes prêtres commit une bavure avec une jeune chrétienne; à quoi il faut ajouter qu'il pardonna au clerc pour le remettre fermement sur la voie de la chasteté.)

Je crois avoir ainsi établi les bases proprement classiques de ce qui sera l'attitude chrétienne face au corps. Au risque de schématiser un peu, je dirai que le reste de l'histoire conjugue de diverses manières cette prise de distance (dans la méfiance) à l'égard de son propre corps et le soin charitable à l'égard du corps des autres. Cinq grands moments historiques scandent cette histoire.

⁶ Aline Rousselle, *Porneia. De la maîtrise du corps à la privation sensorielle, IIe-IVe siècles de l'ère chrétienne*, Paris, PUF, 1983.

1. Dès le haut Moyen Âge, les clercs (des moines d'abord) entreprennent de régler les mœurs des barbares nouvellement convertis en formulant des normes rigoureuses. Leur perfectionnisme ascétique propose jeûnes et continence sexuelle (périodique pour les époux). Les laïcs sont censés se comporter comme des moines, mais avec plus de concessions aux faiblesses charnelles. Les pénitentiels irlandais (manuels de confesseurs itinérants) vont le plus loin dans la comptabilisation des péchés et des pénitences. Évêques et prêtres marchent dans cette lignée. La crainte des châtiments infernaux motive les repentirs. Le corps entre donc dans l'horizon de cette pastorale primitive avant tout sous l'angle de la sexualité et de la mort. Et cette perspective est presque toujours misogyne; la femme en effet fréquemment rappelle à l'homme qu'il a un corps. (Les mères lui enseignent à en prendre soin, puis les compagnes lui en révèlent les plaisirs.) La plupart des commentateurs sont portés à trouver l'impact des clercs terrorisant, ou terrorisant dans la mesure où les laïcs prennent leurs avertissements et normes au sérieux. Il faut ajouter que cette gestion pénitentielle primitive du corps et de ses désordres, ses colères, ses désirs et ses souffrances, se fait dans un monde où l'existence est très précaire, et la violence et la peur omniprésentes.⁷ Famines, pestes et guerres abondent. (Les trois premiers cavaliers de l'apocalypse en sont les emblèmes; quant au quatrième c'est la Mort.)

2. À partir du XIIe siècle, avec l'urbanisation, la renaissance des lettres et de la philosophie et, enfin, la prédication des Frères, il devient admis que l'homme a une nature, et que celle-ci connaît des lois. L'arbitraire de l'autorité recule dans la gestion du quotidien. Il est aussi admis que l'être humain a des besoins naturels qu'il faut honorer, et des intérêts qu'il est habilité à défendre. Le jeu, le délassement, la tendresse, les plaisirs honnêtes entrent dans l'horizon des réussites humaines légitimes. En 1215 la confession annuelle de ses péchés devient une obligation canonique; les confesseurs commencent à être formés dans une

⁷ Jean Delumeau, *La peur en Occident. XIVe-XVIII siècles*, Paris, Fayard, 1978.

perspective plus morale et plus consolante. En plus de faire pénitence quant aux péchés commis, on apprend aussi au confessionnal à envisager l'avenir et à se former en vue d'une pratique plus régulière de la vertu. Ainsi à la pastorale dramatique (qui suscite des peurs spectaculaires) s'ajoute (ou s'oppose) une pastorale humaniste qui aide les chrétiens à mieux se prendre en charge et à vivre avec eux-mêmes.⁸

3. À partir du XVI^e siècle, les paroisses de la Réforme catholique aménagent des compromis en terres chrétiennes: on rencontre des flambées de peur, la peur surtout d'être atteint dans son corps à cause de ses péchés; on rencontre aussi de sages techniques qui permettent de trouver dans son corps un ami vertueux. Ainsi la pastorale se fraie un chemin entre les peurs qu'elle attise et celles qu'elle apaise. On voit de plus de prodigieux renouveaux dans la pratique de la charité. Mais à côté de cette tension qui me semble typiquement catholique, le XVI^e siècle installe aussi un nouveau modèle, le modèle protestant, modèle radical puisqu'il rompt avec la pratique obligatoire de la confession.

Ce modèle s'inscrit dans une grande entreprise moderne de rationalisation visant à insérer l'être humain dans un réseau de régularités.⁹ Plusieurs nouveautés vont dans ce sens. Suisses et Hollandais par exemple trouvent au XV^e une recette qui fit tache d'huile, celle des fromages à pâte cuite. Cela permet aux campagnes d'entrer dans l'économie monétarisée; cela permet aussi de transporter et de stocker de la nourriture riche en graisse et protéines. L'alimentation devient plus stable, moins cyclique. Les alternances de pénurie et de bombance (familières aux lecteurs des premières pages de *Gargantua*) s'atténuent puis disparaissent. Les protestants effacent le calendrier liturgique avec son rythme de carnaval et de carême, de fêtes et de jeûnes. Et ils réhabilitent

⁸ Jean Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident*, Paris, Fayard, 1983.

⁹ Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (réimpression Hachette).

le mariage et le recommandent voire l'imposent à tous avec le même souci d'ordre et de régularité hygiénique. Ni manques, ni excès; 1200 calories quotidiennes pour tout le monde. Et des horloges partout pour régler le travail des artisans et assurer que l'on mange les repas à l'heure. Le modèle me semble avoir assuré quelques gains pour le corps, sa santé et son bonheur; il aida aussi à rompre avec le vieux fond misogynne des ascètes. Mais il est permis de penser que les couples mariés vertueux exercèrent sur les mœurs des familles une tyrannie parfois plus sévère que celle des curés; elle pouvait certainement être plus serrée.¹⁰

Les protestants innovent aussi quant à la pratique de la charité. D'emblée ils veulent aller plus loin que le secours pur et simple pour apporter éducation et formation aux individus. Ils luttent contre la mendicité et sont les premiers à marquer la différence entre les bons et les mauvais pauvres. Il faut dire que le paradigme protestant est élaboré dans toute sa force dans des sociétés démocratiques et à tendance égalitaire: il est normal que l'on y exige plus d'autonomie de la part des individus que dans des sociétés monarchiques où les inférieurs sont gouvernés par leurs supérieurs, et où les supérieurs prouvent leur mérite en s'entourant de dépendants.

4. Deux nouveautés surgissent à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle. La première est spécifiquement idéologique. Jean-Jacques Rousseau puis tous les républicains préconisent le bain d'eau froide et voient un lien entre la vigueur des muscles et la force de la vertu.¹¹ Leur message est repris par les mouvements de renouveau national et par les maîtres de gymnastique. Cette transformation des mœurs commence son essor hors des Églises (sauf en Angleterre qui donne le scoutisme). Des progrès scientifiques, l'étude médicale des troubles du langage, la montée des

¹⁰ Eric Fuchs, *Le désir et la tendresse. Sources et histoire d'une éthique chrétienne de la sexualité et du mariage*, Genève, Labor et Fides, 1980.

¹¹ Georges Vigarello, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985.

connaissances en neurophysiologie, commencent aussi à voir non l'opposition mais plutôt la liaison et la complicité entre le corps et l'âme. On ne peut parler sans bouche; le langage est enraciné dans le corps. (Cette découverte sera radicalisée par Freud.) Ici aussi le christianisme reste plutôt dans les marges. Par contre il assimilera vite les progrès médicaux dans sa pratique de la charité.¹²

5. Deux traits me semblent caractériser le XXe siècle. Nous avons une science médicale plus efficace (l'asepsie de la fin du XIXe siècle étant le grand tournant) et plus soucieuse d'éviter la souffrance. L'art des médecins permet donc d'éviter certains maux et d'alléger les autres. Mais une question, lancinante, reste posée: sommes-nous capables de distribuer les soins là où ils sont le plus nécessaires? Le sort du corps des autres reste un problème de brûlante actualité. Les penseurs de notre époque ont de plus réfléchi sur le fait que le corps est aussi le lieu de prises de pouvoir. Présenté aux autres, vu par les autres, le corps qui touche ou est touché, qui soigne les autres ou est soigné par eux, est toujours socialisé. Les philosophes du XXe ont fait entrer la torture dans leur horizon, ou, plus ordinairement, toutes les techniques de dressage et de conditionnement, toutes les pratiques de séduction. La méditation sur la condition charnelle débouche dès lors sur des analyses du social et du politique. Et la tendance contemporaine est à la dénonciation des mécanismes sociaux (y compris ceux de nature idéologique) qui assoient le pouvoir des uns sur les privations et souffrances physiques des autres.

On a beaucoup écrit récemment sur la confession et sur le rôle qu'elle semble avoir joué dans la formation de la conscience occidentale.¹³ Non pas seulement pour souligner le sentiment de culpabilité qu'elle peut attiser (ou le contrôle que des autorités s'afforçaient d'exercer sur les vies), mais aussi pour mieux voir la nécessité que ressentent les individus de raconter les péripéties de leur vie. (L'essor du roman devrait être considéré sous le même

¹² Pierre Guillaume, *Médecins, Église et foi, XIXe-XXe siècles*, Paris, Aubier, 1990.

¹³ Jean Delumeau, *La confession*, Paris, Livre de Poche, 1988.

éclairage; c'est aussi une particularité de l'Occident.) Le corps est le lieu où s'éprouvent toutes les contingences, toutes les cassures (alors que l'âme discerne les liaisons, les nécessités et énonce les raisons). Ivresses des sens ou douleur indescriptible, coups de foudre ou coups du sort, vaisseaux qui éclatent dans le cerveau ou virus qui s'infiltrent dans l'organisme et le tuent, nous éprouvons dans notre corps une série d'accidents. Se mettre à les raconter: c'est à peu près tout ce que nous pouvons faire. Nous pouvons au mieux espérer trouver des interlocuteurs charitables et qui en savent un peu plus que nous sur quelque aspect de la condition qui est la nôtre.

Pour conclure. L'histoire de l'ascèse chrétienne devrait encore intéresser notre âge hédoniste car elle présente tout un éventail de cas, allant des pratiques les plus sages aux plus folles, offrant des exemples (exaltants ou effrayants) qui nous permettent de réfléchir sur les disciplines qui nous sont imposées et sur celles qui nous sont nécessaires. Quiconque a coiffé une petite fille de quatre ans, ou a tenté de lui apprendre à le faire, sait qu'il faut de la discipline pour devenir un objet qui soit agréable à placer sous le regard des autres. (En général les parents ne tardent pas à enseigner qu'il faut souffrir pour être belle.) Mais quiconque observe la petite fille devant un miroir sait aussi que la discipline que l'on apprend à exercer sur soi-même est promptement happée par des fantasmes et risque de tomber sous l'emprise de démons, ceux du narcissisme ou ceux de la haine de soi-même.